

L'EQUIPE D'AVRIL 1968

S O M M A I R E

	<u>P a g e s</u>
- Lettre d'information . . . . .	1
- Félicitations à M. BOURRIERES . . . . .	6
- Comptes du Comité d'Entreprise . . . . .	7
- Carnet rose . . . . .	18
- Carnet blanc . . . . .	19
- Location et vente d'un appartement en ESPAGNE . . . . .	20
- Vente d'un bateau . . . . .	21
- Dimanches brésiliens par Ph. OBLIN . . . . .	22
- L'homme de Carthage par G. MAROKHOVSKY . . . . .	29
- Dessins de A. ALIBERT . . . . .	39

- - - - -

LETTRE D'INFORMATION.

---

Tous les jours (les jours ouvrables), après le déjeuner à la cantine, nous sauvons la République et le B.C.E.O.M. en prenant le café dans ce bistro que tout le monde connaît et dont nous avons fait la fortune, boulevard de Vaugirard. Aussi bien, la patronne nous a-t-elle offert gracieusement un digestif à l'occasion du Nouvel An. Il est vrai que c'était pour nous faire avaler en même temps l'augmentation du prix de son café de 60 à 70 centimes. Mais là n'est pas la question.

Donc nous sauvons le B.C.E.O.M., et voici le genre de réflexions et de conversations qu'on peut entendre dans ce bistro :

- C'est vrai que nous sommes tous un peu inquiets. Nous avons de plus en plus de travail, de difficultés, de soucis. Nous sommes de mauvaise humeur. Nous sentons qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond et personne de nous ne peut dire exactement pourquoi.

- Cela tient à ce que tout, dans notre monde, devient difficile, parce que la concurrence s'élargit sans cesse et qu'elle est maintenant internationale - parce qu'en outre les Administrations, nos clientes, sont de plus en plus exigeantes en même temps qu'inefficaces.

- En ce qui nous concerne plus spécialement, nous B.C.E.O.M., je ne sais pas si, lorsque nous nous sommes aperçus que notre situation financière se détériorait, nous avons employé la bonne méthode.

Il y avait deux façons de faire : celle que nous avons choisie : chercher à comprendre, ajuster nos devis en conséquence et nous efforcer de les respecter. Mais chercher à comprendre, et à comprendre dans le détail comme nous l'avons fait, implique une information interne qui prend beaucoup de temps et d'argent.

L'autre façon de faire consistait à augmenter nos prix au pifomètre. C'était moins intelligent, mais plus économique.

- Peut-être, mais n'oubliez pas qu'il faut que nos prix demeurent "compétitifs". Alors, nous devons faire porter notre réflexion sur un autre point : pour une rémunération donnée, qu'est-ce que nous pouvons, nous, donner à notre client, afin qu'il soit satisfait et que nous-mêmes ne nous trouvions pas en déficit ?

Il est sûr que nous voulons faire trop bien, ne pas laisser de problèmes dans l'ombre. Or la rémunération doit déterminer l'échelle de l'étude, si je puis dire - le degré de détail dans lequel on peut se permettre de descendre.

- Il nous faudrait en somme modifier nos habitudes d'esprit : partir d'un prix concurrentiel, ou d'un prix plafond qui souvent nous est imposé au début de l'affaire, et examiner quelles prestations nous pouvons donner pour ce prix-là - alors que nous avons plutôt l'habitude, d'ailleurs traduite dans nos structures, de concevoir l'étude et d'en tirer ensuite le prix.

- Oui. Et lorsqu'il s'agit d'un appel d'offres, nous ne devons pas "en remettre" sur ce qui est demandé par le client. Il y a quelque temps, une Administration d'outre-mer nous a invités à lui adresser des propositions chiffrées pour l'étude d'un schéma de principe : nous avons proposé l'étude de plusieurs schémas permettant des comparaisons économiques et financières. C'était peut-être intelligent - mais du coup, notre prix s'est élevé à près de deux fois celui du moins disant de nos concurrents et, bien entendu, ce n'est pas nous qui avons eu l'affaire.

- Je pense aussi que l'ajustement des prestations à la rémunération est vraiment un problème capital. Mais il ne suffit pas que vous et moi, et notre Direction générale, en soient convaincus : Il faut aussi que tous les chefs d'opération et non seulement eux, mais tout le personnel qui travaille sur des études, en soient également convaincus. Il faut que chacun d'entre nous, quelle que soit sa fonction, ait la préoccupation constante de savoir si ce qu'il va faire est vraiment nécessaire, et combien cela va coûter.

- Vous êtes sordide ! Vous allez nous faire prendre une jolie mentalité !

- Nous n'y pouvons rien ... Et il y a de bons côtés à cette nécessité : c'est qu'elle contribue à nous faire sortir de nos ornières techniques et méthodologiques; c'est aussi qu'elle pousse chacun de nous dans le sens d'une plus grande participation aux affaires et aux intérêts de la Société.

En ce qui me concerne, je suis stupéfait de la confiance que les hommes mettent dans les institutions, dans les organisations, dans les structures, et des efforts qu'ils font pour les établir, alors qu'ils négligent généralement de rechercher comment ils pourraient susciter et développer une participation de chacun plus active et plus constante.

- Dans le même ordre d'idées, il serait sans doute très profitable pour notre Société que la prospection y fût assurée non seulement par des spécialistes, mais aussi par tous les agents de la Maison appelés à se déplacer et à séjourner dans des pays étrangers. Et j'entends que cette prospection devrait être faite non seulement dans le domaine technique qui est celui de l'agent intéressé, mais dans tous les domaines qui relèvent de la compétence du B.C.E.O.M. - Cela traduirait d'une certaine façon le souci de penser un peu aux autres, et serait aussi un acte de participation.

- A propos de prospection, je me demande si, de retour à PARIS, nous exploitons toujours convenablement et à fond les visites que nous avons pu faire et les entretiens que nous avons pu avoir au cours de nos voyages. Lorsque nous rentrons en France, nous sommes immédiatement accaparés par d'autres tâches, et je crains fort que souvent, après avoir coupé un citron en deux, nous coupions en deux un autre citron avant d'avoir pressé le premier.

Etc ... etc...

Arrêtons-nous là afin de ne pas laisser croire à notre Direction Générale que nous restons au bistro tout l'après-midi.

\*  
\*                      \*  
\*

Mercredi 20 Mars, le Comité d'Entreprise s'est réuni sous la présidence de M. BOURRIERES. Cette réunion avait pour objet

- d'examiner et d'approuver les comptes du Comité, présentés par notre trésorier, R. CARPENTIER.
- de mettre au point les propositions du Comité en ce qui concerne l'aide au logement au titre de la contribution patronale de 1 %, propositions à soumettre ensuite à M. BOURRIERES en sa qualité de Directeur Général.

Sur le premier point, rien de particulier à signaler ici : vous trouverez plus loin les comptes du Comité d'Entreprise, présentés comme ils l'étaient déjà l'an dernier, et comportant sur certains postes les explications nécessaires. La situation financière du Comité d'Entreprise est saine.

Sur le second point, voici la liste des bénéficiaires proposée à la Direction Générale et d'ailleurs déjà acceptée par elle :

Mme de STAAL  
 Mlles JOUANNEAU  
 LE GALLO  
 PERIER  
 TRUONG  
 M. LOUC

\* \* \*

Mardi 2 Avril, s'est réuni au B.C.E.O.M. le Comité de Gestion de notre cantine inter-entreprises. Rappelons que ce Comité, présidé par M. BEE, comporte des représentants des directions et du personnel des différentes entreprises qui se sont groupées pour instituer cette cantine.

M. BEE s'est étonné qu'un certain nombre de projets d'amélioration des installations, dont la réalisation avait été décidée, fussent encore à l'état de projets : il s'agit de la mise en place

- d'un nouveau poste d'eau côté Cafeteria
- d'un système de ventilation sur les Noria
- d'un broyeur à ordures.
- d'un système de réchauffage des assiettes pour le premier service.

En fait, les retards dans les aménagements ont eu pour cause l'indisponibilité et la maladie de certains responsables.

Le nécessaire va être fait pour hâter l'examen des devis et l'exécution des travaux.

L'installation du second poste d'eau pose des problèmes techniques et fonctionnels assez difficiles à résoudre.

Quelques observations ont encore été exprimées par certains représentants du personnel sur la présentation et la qualité des plats. Il a été reconnu qu'au début de l'année un gros effort avait été fait par la Société gestionnaire, la SOGERT.

Le gérant de la SOGERT, M. AUBERGY, était présent et a apporté diverses explications et éléments d'information. Il a notamment exposé que le forfait constituant la rémunération de sa Société était demeuré fixe, mais que le coût de la vie avait augmenté - qu'il se trouvait donc obligé de jouer de plus en plus serré et que cela impliquait de sa part une gymnastique assez compliquée.

M. AUBERGY a également mentionné que la Compagnie des Wagons-lits, dont la SOGERT est une filiale, avait un contrat avec un organisme privé, parfaitement indépendant, de recherches bactériologiques et qu'une fois par mois, cet organisme opérait impromptu dans notre cantine des prélèvements sur les produits et sur les plats, en vue d'examens. Les résultats de ces examens sont communiqués à M. AUBERGY et ils ont été jusqu'à présent tout à fait rassurants.

\*  
\*                      \*

Merci aux camarades qui ont collaboré à ce numéro. Heureusement qu'ils sont là, parce que malheureusement ce sont toujours les mêmes (si l'on peut ainsi s'exprimer ....).

INSCRIPTION DE M. BOURRIERES  
AU TABLEAU D'AVANCEMENT.

- - - - -

Nous avons été heureux d'apprendre l'inscription de notre Directeur Général au tableau d'avancement, en vue de sa nomination au grade d'Ingénieur général dans le cadre des Ponts-&-Chaussées.

Dès que le Comité d'Entreprise en a été informé, il a adressé des félicitations à M. BOURRIERES, au nom de tout le personnel du B.C.E.O.M.

Nous les lui renouvelons ici.

COMPTES DU COMITE D'ENTREPRISE.

COMITE D'ENTREPRISE DU B.C.E.O.M.

- I - Situation Financière au 31 Décembre 1967
- II - Compte d'Exploitation Générale de l'Exercice 1967
- III - Examen du compte de Pertes et Profits de l'Exercice 1967

SITUATION FINANCIERE AU 31 DECEMBRE 1967

<u>VALEURS REALISABLES</u>		
Stock à la fin .....	16.801,05	Reliquat au 31.12.66 .... 129.251,89
Compte courant BCEOM ...	2.204,80	
Produits à recevoir .....	24.500,00	<u>DETTES A COURT TERME</u>
Créances .....	90.225,00	Charges à Payer .....
		12.270,82
<u>VALEURS DISPONIBLES</u>		
Caisse .....	2.848,33	
Banque .....	53.165,54	
C.C.P. ....	2.912,09	
	<u>192.656,81</u>	
		<u>RESULTAT</u>
		51.134,10
		<u>192.656,81</u>

I - Explications relatives au tableau précédent  
(Situation financière au 31 Décembre 1967)

A C T I F

VALEURS REALISABLES

Stock à la fin ..... : Frs. 16.801,05

Il s'agit des tickets Restaurant non  
encore vendus au personnel le 31 Décembre 1967.  
Ils se décomposent comme suit :

Tickets Repas	3.102 à 5,00 Frs =	15.510,00
Tickets Boisson	2.638 à 0,45 Frs =	1.187,10
Tickets Supplément	693 à 0,15 Frs =	<u>103,95</u>
Egalité : Frs		<u>16.801,05</u>

Compte-Courant B.C.E.O.M. ..... : Frs 2.204,80

Il s'agit de dépenses réglées pour le  
B.C.E.O.M. et à rembourser par celui-ci

Produits à recevoir ..... : Frs 24.500,00

Il s'agit du montant estimé du supplé-  
ment de subvention 1967. La subvention  
du Comité d'Entreprise est calculée en  
prenant comme base le montant des salaires  
de l'exercice précédent. Il s'ensuit donc  
un ajustement en fin d'exercice.

Créances ..... : Frs 90.225,00

Il s'agit du montant des prêts faits  
au personnel et non encore remboursés  
au 31 Décembre 1967. L'Evolution de ces  
prêts s'est effectuée de la façon sui-  
vante :

A recevoir au 1-1-67.....	30.125,00
Prêts 1967 .....	<u>133.900,00</u>
	164.025,00
Remboursement 1967	- <u>73.800,00</u>
Reste dû au 31.12.67 ....	<u>90.225,00</u>

VALEURS DISPONIBLES

Caisse ..... : Frs 2.848,33

Montant des espèces se trouvant en caisse  
au 31 Décembre 1967.

Banque ..... : Frs 53.165,54

Montant des fonds déposés en banque  
au 31 Décembre 1967.

C.C.P ..... : Frs 2.912,09

Montant des fonds déposés aux chèques  
postaux - PARIS - au 31 Décembre 1967.

o

o

o

P A S S I F

RELIQUAT au 31-12-66 ..... : Frs 129.251,89

Cumul des Résultats depuis la  
création du Comité d'Entreprise.

DETTES A COURT TERME -

Charges à Payer ..... : Frs 12.270,82

Il s'agit du montant des factures  
relatives à l'exercice 1967 et non  
régliées le 31 Décembre 1967.

C.N.C.A. .... 1.500,00  
Potel et Chabot ... 3.486,65  
Sté Desmarest ..... 7.284,17

Egalité : Frs ..... 12.270,82

o

o



II - Explications relatives au tableau précédent  
(Compte d'Exploitation Générale de l'Exercice 1967)

D E B I T

STOCK AU DEBUT DE L'EXERCICE -

Tickets restaurant ..... : Frs 5.583,90

CHARGES ..... : Frs 250.163,87

Il s'agit des différentes charges de  
l'exercice se décomposant comme suit :

(1)	Fournisseurs A .....	221.567,35
(2)	Fournisseurs B .....	307,00
(3)	Oeuvres Sociales .....	28.282,33
	Frais de Banque .....	<u>7,19</u>
	<u>Egalité</u> : Frs .....	<u>250.163,87</u>

- (1) Fournisseurs A : il s'agit de l'achat de tickets Restaurant.
- (2) Fournisseurs B : il s'agit de fournisseurs divers.
- (3) Oeuvres Sociales : il s'agit de frais engagés par le Comité d'Entreprise pour l'Arbre de Noël, participation au cocktail de fin d'année, dons, participation aux loisirs, etc ...

o

o                      o

C R E D I T

STOCK A LA FIN DE L'EXERCICE -

Tickets restaurant ..... : Frs 16.801,05

PRODUITS ..... : Frs 236.511,99

Il s'agit de différents Produits et remboursement de charges effectués au cours de l'exercice et se décomposant comme suit :

(1) Repas .....	132.708,05
Intérêts c/c débiteurs ..	211,12
Subvention 1967 .....	157.500,00
	<hr/>
<u>Egalité</u> : Frs .....	<u>290.419,17</u>

(1) Repas : il s'agit du montant des ventes de tickets restaurant.

III - Examen du compte de Pertes et Profits  
de l'exercice 1967.

Pertes sur exercices antérieurs ..... : Frs 338,35

Il s'agit d'un complément de Charges à  
Payer exercice 1966 insuffisamment provisionnées.

Le Compte de Pertes et Profits de l'Exercice  
1967 fait ressortir le résultat net de la  
période, soit pour l'exercice 1967 un Profit de  
Frs. 51.134,10 .

RESULTAT -

L'exercice fait ressortir un résultat positif de francs 51.134,10.

## C A R N E T    R O S E



Nous apprenons avec joie la venue au monde

- le 28 Février 1968, d'un petit Frédéric au foyer de Madame TRAN TUAN Marie Thérèse, Sténo-Dactylographe au Service POA.
- le 12 Mars 1968, d'une petite Sandra au foyer de Madame BRAMI Liliane, Dactylographe au Service MA.
- le 29 Mars 1968, d'une petite Sophie au foyer de Madame ANGLARD Annie, Sténo-Dactylographe au Service EDITION.
- le 23 Mars 1968, d'une petite Anne au foyer de Monsieur AUFFRET Henri, Ingénieur à notre Mission d'ETHIOPIE.

Félicitations aux heureux parents.

## C A R N E T    B L A N C

=====

Nous apprenons avec joie :

le mariage de

- Monsieur PIERRON Paul (Ingénieur au Service TE)  
le 2 Mars 1968.
- Monsieur CAMUS Jean-Pierre (Ingénieur au Service POA)  
le 23 Mars 1968.

Nos meilleurs voeux de bonheur aux jeunes époux.

A L O U E R

=====

Eté 1968

A LAREDO (Espagne) - côte Atlantique (près de Santander)

Appartement 3ème étage. Ascenseur.

Type F 3 ; meublé, décoré, frigidaire,  
chauffe-eau, bains, literie, vaisselle, etc ...

Piscine, Tennis, Volley, Cafeteria à l'immeuble

Plage à 200 m. Centre ville à 2.500 m.

Tarif spécial pour saison complète à collègues retour d'outre-mer.

Location :	JUIN	500	Frs
	JUILLET	900	Frs
	AOÛT	1.000	Frs
	SEPTEMBRE	400	Frs

=====

A V E N D R E

=====

l'appartement ci-dessus : Prix 32.000 Francs

Pour tous renseignements, s'adresser à :

Claude RICHARD  
Ingénieur au B.C.E.O.M.  
Délégation de MONTPELLIER (34)  
Rue du Moulin de l'Evêque.

## A V E N D R E

=====

Vedette de rivière - moteur hors bord Evinrude - 7 CV I/2

6m 50 - 2 couchettes.

1 glacière - 1 poêle - 1 fourneau

Pour tous renseignements s'adresser au Comité  
d'Entreprise.

DIMANCHES BRÉSILIENS.

---

## DIMANCHES BRÉSILIENS.

Quand on parle de RIO, on pense volontiers à la plage de Copacabana. Elle ne mérite pourtant pas tant de célébrité. La mer y est opaque, sale, le sable maculé de détritiques le dimanche après-midi, lorsque deux millions de cariokes - tel est le nom, un peu iroquois, porté par les habitants de RIO - viennent de le quitter pour aller déjeuner et faire la sieste.

Une plage qui accueille sans entassement excessif une telle quantité de citadins ne manque cependant pas de beauté. Le gigantisme des choses brésiliennes envoûte le voyageur. Cette bande de sable incurvée, de plusieurs kilomètres de long, porte aux immenses rêveries que le peuple de ce pays aime tant. Un front de hautes constructions la borde : appartements des classes les plus aisées, meilleures chambres des grands hôtels, donnent sur cet Atlantique sud qu'Espagnols et Portugais se disputèrent des siècles.

Ces querelles à présent sont éteintes, et la mer ne sert plus qu'à s'y baigner. Pour en faciliter l'accès, les palaces possèdent des ascenseurs spéciaux qui permettent de quitter sa chambre déshabillé sans devoir pour autant traverser les halls et passer devant la réception en simple appareil. Le seul problème réside dans la traversée de l'avenue qui sépare les immeubles de la plage.

Se lancer veut dire s'exposer, presque nu, au risque mortel des voitures fonçant comme sur une autoroute : on conduit vite, au Brésil. Attendre condamné au supplice des plantes de pieds brûlés par le trottoir surchauffé de soleil. Et de danser d'une jambe sur l'autre en guettant un créneau dans le flux des autos.

Il fait chaud, à RIO. En Décembre et Janvier, au fort de l'été, la température monte à trente-six ou trente-sept degrés. Comme l'hygrométrie se situe aux environs de quatre-vingt quatorze pour cent, on se croirait dans les buanderies de nos grand-mères, le jour de la lessive.

Je me souviens d'une messe dans une petite église de Copacabana, un dimanche de Décembre. Un ventilateur énorme rafraîchissait l'officiant et les enfants de chœur. Le peuple saint, en transpiration, se pressait dans la nef, les bas-côtés, assis sur les bancs, debout dans les allées, enroulé autour des confessionnaux. Les plus zélés se serraient à genoux à la table de communion, dès le début de l'office. On ne savait si c'était pour se tenir plus près de Dieu, ou seulement du ventilateur.

Mais on trouve aussi là-bas des refuges de calme. Près du port, dans un quartier ancien de la ville, se cache le monastère bénédictin de São Bento. Après avoir monté une rampe, on surgit dans une cour aux pavés usés, pareille à celles de Rome, aux alentours de la place d'Espagne et de la Trinité des Monts. Quelques arbres laissent filtrer jusqu'au sol un jeu muet d'ombre et de lumière. Une cloche tinte dans une des tours de granit, une porte s'entrouve un instant sur le silence d'une bibliothèque ou d'un cloître.

Peut-être rien ou presque n'a-t-il changé depuis la construction des bâtiments conventuels, au XVII<sup>ème</sup> siècle, par trois moines venus d'Europe, deux Portugais et un Allemand. Le menu peuple, conte la légende, participa aux travaux : "les femmes sortaient avec leurs filles et leurs servantes pour faire la prière en apportant chacune sa pierre, et les plus vaillantes et dévotes, deux et trois".

En concevant l'abbatiale, les pères architectes surent maîtriser ce rencontre difficile entre le baroque colonial, celui des vieilles églises d'Amérique latine, et le sens bénédictin de la mesure et de la sobriété. Chaque centimètre carré de chaque mur, de chaque colonne, de chaque voussure est un prétexte à volute dorée, à canelure dorée, à rinceau doré. Cependant la composition équilibrée de l'ensemble, la pénombre baignant le lieu, la patine des ors, les teintes chaudes et mates des stalles et des balustrades de jacaranda viennent comme tempérer, atténuer, discipliner cette luxuriance de forêt tropicale.

On visite sans difficulté le monastère, arrangé dans le style riche et austère des vieilles demeures brésiliennes : murs blancs, dallages de marbre, plafonds à caissons, en bois nu couleur acajou, coffres et sièges de même couleur, grilles de fer forgé.

\*  
\*                      \*

BRASILIA offre des attraits différents.

La ville, de quelque trois cent cinquante mille habitants, s'étend sur dix sept kilomètres de long : un désert, d'où émergent des constructions pareilles à des tours. De loin, et l'on se trouve toujours loin, à BRASILIA, on dirait les alignements de colonnes, les vestiges d'une ville antique, abandonnée depuis des millénaires. Déjà, les ruines prestigieuses d'un grand rêve, ou d'une civilisation perdue ?

Civilisation d'enfants perdus sans doute, celle des architectes et ingénieurs, descendants des vieux bandeirantes, qui conçurent cette capitale surgie du néant. Parmi eux, un élève et admirateur de Le Corbusier, Niemeyer, traça le plan de la ville et en dessina les principaux monuments.

Je ne crois pas que son schéma général soit bon. Tout cela est trop grand, privé de l'animation vespérale faute de quoi la vie urbaine réelle n'existe pas. Il n'y a pas d'endroit où flâner devant des vitrines, où se rencontrer autour d'un verre de bière ou de guarana. Comment se sentirait-on à l'aise dans une ville où les immeubles voisins ne sont accessibles qu'en voiture ou en autobus ?

Il y a une autre explication au demi échec de BRASILIA, où personne ne veut demeurer s'il n'y est contraint. Les habitants de cette capitale fédérale devraient être en majorité des fonctionnaires. Au Brésil plus qu'ailleurs peut-être, ces derniers sont fort mal payés. Ils doivent donc, du planton au directeur de Ministère, compléter leurs fins de mois en exerçant une activité annexe. Dans tout le pays, les horaires des Services publics sont aménagés en conséquence et prévoient souvent des sortes de mi-temps.

Mais à BRASILIA, dépourvue de réalité économique, les fonctionnaires ne peuvent trouver aucun travail accessoire. De là, un tel freinage que la plupart des Administrations sont restées à RIO. Seule est venue s'établir à BRASILIA la Présidence, accompagnée des Chambres et de quelques Services de chaque Ministère, montés dans ce désert à contre-cœur.

Si pour ces raisons, qui ne tiennent pas toutes à Niemeyer, la ville n'a pas encore pris, quelles réussites architecturales en revanche ! C'est à la chute du jour que j'ai vu pour la première fois la place des Trois Pouvoirs. Un orage rôdait sur le Planalto, ce plateau sans fin qui enserme BRASILIA. Des nuages couleur d'encre fermaient l'horizon et la lumière vespérale prenait des teintes d'apocalypse. Le béton et l'aluminium des palais se réfléchissaient sur les dallages encore mouillés des averses précédentes. A l'autre extrémité de la place vide, notre taxi n'était qu'un point noir, et nous nous sentions presque fatigués d'avoir traversé cet espace que rien ne jalonne. Nous nous trouvions seuls devant la haute forme de bronze des Pionniers, comme perdus au milieu d'un tableau de Salvador Dali ou de Giorgio de Chirico qui se fût soudain déployé sur trois dimensions; dans l'éclairage rasant du crépuscule, nos propres ombres n'étaient plus elles-mêmes à l'échelle humaine.

\*  
\*                      \*

A BELO HORIZONTE, j'ai vécu de sages dimanches. J'y entendis plusieurs concerts, donnés par les étudiants de l'Université, assistés de quelques professionnels. Il s'agissait de festivals Beethoven. A mon hôtel, l'affiche proclamait : oeuvres complètes de Beethoven. C'eût été peut-être beaucoup, mais on ne s'effraie de rien au Brésil. Le cycle ne couvrit en fait que quelques symphonies et trois des concertos pour piano.

Je rencontrai la même assistance que dans les concerts parisiens : peu d'adultes, mais des gens âgés, discrets et de bonne tenue, et des adolescents, garçons maigrès, pénétrés, jeunes filles pâles, coiffées comme il y a soixante ans.

Comportement parfait de la salle, pas d'applaudissements intempestifs, plusieurs spectateurs suivant sur leur partition. Pas non plus d'airs forcés d'extase, mais un jeune contentement, même sur les visages de ces vieux messieurs et des ces vieilles dames ressemblant à ceux qu'on rencontre à PARIS dans le quartier du Bon Marché, mais que je n'avais jamais vus dans les rues grouillantes de BELO HORIZONTE, ville toute neuve, rarement laide, parfois imposante, mais jamais gracieuse, hélas !

Là-bas, j'ai assisté aussi à des matches de football, en nocturne, dans le stade de cent vingt mille places.

Spectacles prestigieux, qui nous aident à comprendre le "panem et circenses" des foules antiques; n'oublions pas que le Colisée pouvait accueillir environ quatre vingt mille romains, ce qui n'est pas très éloigné de la capacité offerte par ces grands stades brésiliens.

Le "fotebal", écrit-on en portugais, revêt là-bas le caractère d'un sport national. Le Brésil remporta d'ailleurs deux fois de suite la Coupe du monde et s'attendait bien à la conquérir une troisième fois en 1966. Lorsque l'équipe chuta, dès les premiers éliminatoires, ce fut un deuil public.

Les rencontres de grands clubs attirent tout BELO-HORIZONTE. Malheur à celui qui prend l'avion à la même heure, car l'itinéraire du stade et celui de l'aérodrome sont les mêmes. Les véhicules y montent en deux ou trois files, au pas, pare-choc contre pare-choc, si ce n'est pas aile contre aile; voitures, autobus, cars, camions, tout est bon pour aller voir le "roi Pelé" ou quelqu'autre.

Les abords du stade se couvrent d'autos sur des dizaines d'hectares, et les "supporters" de chaque équipe, reconnaissables à leurs fanions, leurs bannières, leur tapage, sont déjà au bord de l'empoignade. La foule se presse dans la lueur des projecteurs ou des phares de voitures, chacun vers son vomitorium.

Durant le jeu, le jour que j'assistai à un match, une grosse caisse grondait, on ne savait où dans le stade. Ce battement sourd montait de la multitude, semblable à celui d'un coeur gigantesque, qui eût été celui même de l'assemblée. Lorsque le ballon s'approchait de l'un des buts, la pulsation s'accélérait, s'amplifiait comme sous l'émotion d'une victoire entrevue.

Un but marqué provoquait un cyclône de hurlements : soixante mille gosiers - la moitié "pour" des spectateurs - vibraient jusqu'à l'insoutenable. Que le but provînt d'un corner ou d'un penalty douteux, les soixante mille autres voix scandaient : "ladrão, ladrão, ladrão" ... voleur, voleur, voleur. Des pétards éclataient, les bannières aux couleurs du club marqueur ondulaient au-dessus du grouillement des visages sur les gradins d'en face, myriades de petites taches claires dans la nuit, mouvantes comme les feuilles d'un peuplier tremble.

\*  
\*                      \*  
\*

On va flâner à Ouro Preto, à São João del Rey, cités endormies comme des béguinages sur leurs mines d'or où l'on ne descend plus. Presque tous abonnés aujourd'hui, ces gisements firent la richesse du Minas Gerais, l'Etat des Mines générales, aux XVIIIème et XIXème siècles. Peut-être la revalorisation de l'or, sans doute prochaine, leur redonnera-t-elle vie ?

Solitaires dans la montagne, perdues dans un rêve ensoleillé, pareilles à un décor pour le Carrosse du Saint-Sacrement, elles ne possèdent plus que leurs souvenirs, leurs mirages, leurs fantômes laissés par les fêtes disparues. Un être les peupla d'oeuvres d'art, qui les animent encore.

Le Brésil posséda un grand sculpteur, contemporain à peu près de notre Houdon, mais bien différent. Né au Minas Gerais en 1730 d'un père portugais, architecte, et d'une mère esclave et noire, cet Aleijadinho fut le maître d'oeuvre de beaucoup d'églises baroques de la région. Il les conçut sans originalité remarquable, mais avec un solide métier et ce sens des proportions et des masses que doivent posséder les bons architectes baroques pour ne point sombrer dans lapâtisserie.

Sa puissance créatrice se manifesta dans ses statues. Il a donné vie à des personnages ardents et rudes, taillés à grands coups dans la pierre ou le bois. Ces douze prophètes, établis devant l'église du Seigneur Bon Jésus, à Congonhas; quand on les a vus une fois, dans le feu du soleil brésilien, se détachant parmi les palmiers sur un horizon d'un bleu intense, on n'oublie pas ces êtres de pierre, anguleux, tourmentés, énigmatiques, témoins figés et magnifiques d'un créateur un peu mystérieux.

A Congonhas encore, dans des petites chapelles construites le long du jardin en pente qui mène au parvis, les scènes de la Passion, dont les personnages sont sculptés dans le bois. Etranges compositions, que l'on discerne dans la pénombre, derrière les grilles qui les protègent, visages presque hallucinants des bourreaux aux yeux globuleux, désolations du Christ livré à la brutalité, attitudes hiératiques des autres participants du drame.

Aleijadinho signifie "le petit bancal". Il reçut ce surnom à cause de ses formes tortues : à l'âge de quarante ans, la lèpre lui déforma le visage et le corps, tandis qu'il perdait plusieurs doigts des mains et des pieds. C'est pourtant après cette maladie qu'il réalisa ses plus grandes oeuvres. Il faisait attacher ses outils à ses moignons et grimpait sur les échafaudages à l'aide de patins en cuir fixés à ses genoux.

Peut-être à son insu, ce métis génial et presque autodidacte, qui ne vint jamais en Europe, ne vit jamais d'autres sculptures que les siennes, a réalisé la synthèse de deux traits cependant bien éloignés. D'un côté, le produit de civilisation raffinée qu'est le meilleur baroque. Son père lui en avait apporté du Portugal les principes et les canons. De l'autre, la luxuriance, rude et fruste, mais empreinte de mystère, du monde tropical. Les paysages et la végétation brésiliens ont imprégné sa vie et ses rêves; il possédait aussi, par sa mère, une étincelle de l'âme poétique africaine.

Je suis surpris que ce très grand artiste soit fort ignoré en Europe, et assez peu connu dans son propre pays. Des musées français du premier rang pourraient s'enorgueillir de posséder, dans un souci didactique, des moulages de ses plus belles statues.

Brunoy, février 1968.

Ph. O.

L'HOMME de CARTHAGE.

---

par

Georges MAROKHOVSKY

Allongé sur la terrasse, je regardais les dernières barques sortir du port et disparaître derrière la jetée. Les halètements rythmés de leur moteur s'estompaient et se confondaient rapidement avec les rumeurs de la ville.

Le port apparut soudain étrangement vide et silencieux. Seules quelques mouettes volaient au ras des quais déserts.

Le jour s'enfuyait. Les rayons du soleil saupoudraient d'or et de pourpre les vieux remparts de la cité arabe. Au loin, s'étirant paresseusement le long du rivage, les maisons blanches de la ville reflétaient dans l'eau calme de la baie les colorations mouvantes des dernières lueurs.

Une foule nombreuse d'hommes à l'oreille fleurie de jasmin, revêtus de ces djebahs ressemblant tant aux chlamides grecques, encombraient les rues et les places. Quelques chameaux dédaigneux suivis de petits ânes lourdement chargés fendaient cette marée humaine. Dans les cafés, aux tables débordant sur les chaussées, les joueurs de chkouba riaient, tapaient des mains et s'interpelaient bruyamment. Non loin de là, une mosquée ouvrait ses portes sur un havre de paix. Parmi les fines colonnades et sous la fraîche pénombre des voûtes, les fidèles prosternés offraient la ferveur de leur foi. Au sommet du minaret, minuscule silhouette dominant l'agitation humaine, un muezzin appelait à la prière.

Face aux quais, sur la grande place où stationnaient des fiacres branlants, les envolées de pigeons accompagnaient les rires cristallins des enfants. Enveloppées de haïcs immaculés et rasant peureusement les murs, des femmes passaient rapidement telles des fantômes.

L'air était doux. Une légère brise apportait ces odeurs qui traînaient et flottaient en se prolongeant comme des échos. Parfums de menthe, de jasmin, de camphre et de safran qui se mêlaient aux odeurs de poisson, d'olives, d'éponges, de grillades et de fritures.

C'était une journée de printemps s'achevant dans cette douceur propre aux soirées méditerranéennes.

Une légère brume estompait les contours du cap qui s'avancé dans la mer comme l'étrave d'un navire. La lumière confuse donnait aux êtres et aux choses des silhouettes irréelles. Les sons parvenaient étouffés, lointains et les premières étoiles se confondaient déjà avec les lumières des hommes.

A l'extrémité de la pointe, auprès des tombes blanches du cimetière, une arche, vestige d'une porte qui aurait vu le départ pour l'exil d'Annibal, se dressait face au large. Là, les vagues de

la mer venaient se briser sur les roches, cette mer qui s'étendait là-bas jusqu'au ciel. C'est par là que sont venues toutes les misères et toutes les gloires de ce pays, par là que Didon arriva, que la flotte romaine vint abattre Carthage et qu'apparurent les nefs de Saint-Louis.

Etoiles vertes et rouges, les feux du port s'allumèrent. Entre les digues flottant dans l'espace, une goélette, à la grande voile rouge se reflétant dans l'eau comme une tache de sang, entra lentement dans le port.

\*  
\*                      \*

Cette goélette ne ressemblait à aucune de ces barques de Djerba ou de Sicile fréquentant habituellement les côtes. Elle avait pourtant quelque chose de familier. Sa coque, lourde et massive, effilée à chaque extrémité, était percée de larges sabords. A l'arrière, un château assez élevé surplombait l'eau et, en guise de gouvernail, deux longues rames amarrées sur ses flancs, une de chaque bord, étaient manoeuvrées par deux timoniers à peine visibles. La brise gonflait une seule et grande voile tendue sur une vergue perpendiculaire au mât. Aucune lumière ne brillait à bord et aucun des sons habituels, commandements, cris, appels, grincements des poulies, claquements des cordages, n'accompagnait les manoeuvres. Sur le pont, pas un homme d'équipage. Le bateau, glissant lentement dans le bassin, accosta au quai d'armement.

Ce bateau m'intriguait. La lourdeur de la coque, l'unique voile carrée, les grands sabords qui semblaient destinés à recevoir des avirons et à l'arrière les rames servant de gouvernail me rappelaient des images confuses et lointaines de galères antiques. Sur le ciel étoilé, sa silhouette se détachait à peine. Isolé dans l'ombre, il semblait se retrancher du monde environnant.

Le vent soudain se leva. Les lumières de la ville s'éteignirent peu à peu. Dans les rues vides, les rafales tourbillonnantes soulevaient des nuages de poussières. Parfois, les cris plaintifs de quelques mouettes apeurées prolongeaient la solitude de la nuit. Un volet claquait au loin.

Face au vent, je restais là, immobile, m'incorporant à l'ombre, écoutant vibrer les cordages et gémir les amarres. Les embruns apportaient à mes lèvres le sel de la mer. Les digues, au loin, se distinguaient à peine. Seuls, les éclats rythmés du phare jetaient des éclairs fugitifs sur les quais déserts.

Où avais-je vu cet étrange vaisseau ? Comment rassembler ces lambeaux de furtives impressions et retrouver les souvenirs profondément enfouis ?

Soudain une imperceptible rumeur monta des flancs du navire. La vie semblait s'éveiller à bord. Des ombres traversèrent silencieusement le pont. Une torche apparut. Maintenu à bout de bras, elle projetait autour d'elle une lumière mouvante. Mille détails surgissaient de l'obscurité. Poulies, cordages, vergues, silhouettes dansantes s'allongeaient à l'infini et là, sur le mât, à hauteur d'homme, juste sous la grande voile, le signe de Tanit.

\* \* \*

Tanit ! La grande déesse carthaginoise. Parmi toutes les divinités de cette époque - elles étaient nombreuses et pour la plupart empruntées à des cultes sémites ou grecs de Sicile - les deux plus célèbres furent Tanit et Ba'al Hammon, ce dernier exigeant pour la rénovation de son énergie surnaturelle d'épouvantables holocaustes d'enfants en bas âge.

Carthage, la puissante Carthage qui inquiéta tant Rome ... La brume de mes souvenirs se dissipait. Tout devenait plus clair. Les formes de ce bateau, cette voile unique et surtout les deux rames gouvernail qui m'avaient tant intrigué, étaient carthaginoises.

\* \* \*

Poussé par je ne sais quelle force, j'enjambe la lisse et saute sur le pont. Un rideau s'écarte et je pénètre dans la lumière.

Devant moi s'étend une pièce plus longue que large. Elle épouse la forme du navire dont les membrures, grosses poutres mal équarries, s'élèvent le long des parois pour se rejoindre au plafond. Contre ces membrures, accrochées à des appliques de bronze finement ouvragées, pendent des lampes en terre cuite à plusieurs becs et aux flammes vacillantes. Une autre lampe ayant la forme d'une divinité barbue est posée sur une dalle de marbre supportée par des serpents entrelacés. Des rouleaux, ressemblant à des cartes, encombrant un divan recouvert de velours rouge et à demi caché par un lourd rideau tombant du plafond. La chaux des murs avait pris une teinte de vieil ivoire, accentuée davantage par la douceur de la

lumière. Suspendues un peu partout, des armes - glaives, poignards, estocs dans leurs baudriers - voisinent avec des cuirasses fauves et des boucliers rehaussés de bronze. Un somptueux tapis de laine pourpre, aux dessins délicats, recouvre un sol de planches épaisses et grossières portant encore les traces des charpentiers. Comme dans tous les navires, il y flotte ce parfum de la mer, du bois et du goudron.

L'homme assis sur le divan se lève. Du geste, il m'invite à m'approcher de lui.

- Entre, me dit-il, et sois le bienvenu. Les oracles m'ont annoncé ta venue.

Appuyé contre une table, il me regarde et je vois scintiller entre ses paupières à demi fermées un regard où par moment passent des lueurs amusées. Il est grand, fortement charpenté et porte par dessus une courte tunique de lin blanc, une chlamyde grecque agrafée à l'épaule par un bijou d'argent. Quelques fins bracelets d'or tintent à ses poignets. Un anneau du même métal perce le lobe d'une de ses oreilles. Ses traits sont comme la charpente de son navire dont juste l'essentiel a été taillé. Les cheveux noirs, presque crépus, coupés très court et le visage allongé au nez légèrement arqué, dénoncent une origine sémitique. L'absence de la barbe est due probablement à l'influence grecque ou romaine. Une légère cicatrice court sur sa joue droite partant du nez et allant jusqu'à l'oreille. C'est un méditerranéen, pas un hellène, et je ne sais pourquoi je pense à un phénicien, ce proche parent des Hébreux. Il ressemble étrangement à ce personnage sculpté sur un monument funéraire punique que j'avais aperçu au cours d'une de mes promenades à travers ce pays.

Il est ce personnage.

Joignant ses mains, il reprit la parole.

- Ma présence à Byzacène t'étonne certainement ? J'arrive de Cysikos, en Bithynie, et les vents tout le long de ma route ont été favorables. Que Tanit, qui nous protège, en soit remerciée.

En prononçant le nom de la déesse, il tourne les paumes de ses mains vers le ciel, comme pour une offrande, et s'incline légèrement.

- Mon nom est ESHMOUN et je suis le fils de MAGON, frère d'ANNIBAL. Depuis la disparition de mon père, péri en mer, j'accompagne mon oncle qui est pour moi plus qu'un oncle. Je tiens ses comptes, organise ses armées et pourvois à tous ses besoins. J'ai participé à ses campagnes, à ses victoires et aussi à ses défaites. Sa lutte contre Rome est aussi la mienne. Les victoires de Trasimene et de Cannes ont prouvé sa grande valeur militaire ainsi que son énorme

influence sur le monde celtique dont il est à même d'utiliser la puissance humaine. Les souverains helléniques s'allièrent même à lui, il est vrai, sans trop s'engager dans la lutte. Mais maintenant, après Zama, Carthage, contrainte par Rome, dut exiler Annibal. Le roi Prusias, qui règne sur la Bithynie, l'héberge. Mais le roi Prusias n'est pas un ami sûr et nous le soupçonnons fort d'être en relation avec Rome. Rome ... car pour Rome la victoire ne sera jamais complète tant qu'Annibal sera en vie. Je suis même persuadé que Prusias livrera Annibal car l'or achète même les rois.

Je l'écoute avec intérêt s'exprimer en grec et manier la langue de Polybe et d'Héraclite avec aisance. Seul, un léger accent guttural dénote des origines différentes.

Comme tous les méditerranéens, ses mains participent au récit. Elles sont belles, longues, les doigts effilés aux ongles bien taillés, polis et vernissés, certainement plus habituées à manier la plume que le glaive. Vivantes, elles tracent dans l'air des arabesques, soulignent des mots, ponctuent des phrases. Les bracelets scintillent et tintent à la lumière.

Dehors, un léger brouhaha accompagné d'un piétinement feutré sur le pont se mêle au chant du vent qui souffle toujours. La petite lampe à huile, celle représentant un dieu barbu, se mit à grésiller. Je regarde vaciller la flamme et monter vers le plafond un filet de fumée noirâtre. Un léger roulis balance le navire, anime les rouleaux de cartes et les armes suspendues aux cloisons. Le parfum du jasmin environne Eshmoun.

- Carthage, reprit-il, n'est plus peuplée que par de vieilles femmes bavardes trop avides de plaire au vainqueur. Le peuple est atteint de ces deux maladies qui marquent profondément : la vieillesse et la richesse. Il a peur pour sa vie et pour son or, et de la peur découlent toutes les lâchetés.

- La peur engendre parfois le courage dis-je en l'interrompant.

Il me regarde un instant, sourit et continue.

- Annibal dispose encore à Carthage d'une grande influence et beaucoup le suivront, mais pour cela il faut effacer Zama. L'écrasement de Scipion doit être celui de Rome. Mais pour y parvenir, il faut redonner aux puissances humaines ces impulsions indispensables à tous les combats. Il faut traduire toutes les émotions, les angoisses et les doutes des hommes, en actions. Les marchands de Carthage doivent retrouver la foi en l'avenir de leur patrie, mais seuls ils n'en sont pas capables. Nous sommes du côté de la vérité et pour cela notre cause est juste.

- Les causes sont toujours justes mais le plus souvent inutiles. Quant à la vérité, elle est tellement banale qu'il est parfois difficile de la voir. Ce qui est vrai aujourd'hui ne le sera peut-être plus demain.

Eshmoun me regarde avec étonnement.

- Doutes-tu de la mission d'Annibal ?

- Il faut avoir le pouvoir d'un dieu pour modifier un destin.

Annibal est une de ces figures qui jalonnent le développement des hommes. Ces hommes qui croient diriger leur destin et parfois celui des autres alors qu'en fait ils obéissent à des forces obscures et incontrôlables. Ils sont entraînés et ballotés par des courants comme des fétus de paille et aucune de leurs actions ne peut en diminuer la force ou modifier la direction. Ceux qui conduisent les troupeaux humains sont astreints aux mêmes lois et doivent leur place surtout à une succession d'évènements qu'ils ont rarement provoqués mais qu'ils marquent parfois de leur personnalité. Dans la vie des hommes, jetés sur la terre pour accomplir un destin inconnu, rien n'est jamais résolu et les causes justes le deviennent moins avec le temps. As-tu interrogé les oracles ?

- Ils parlent comme toi me répond Eshmoun, avec une certaine amertume dans la voix. Mais Annibal est pour moi autre chose qu'une cause que l'on abandonne comme un vêtement usé. Nous sommes liés par le même sang mais aussi par la même passion, la haine de Rome et la grandeur de notre patrie. La réaction de Rome sera violente, mais il vaut mieux combattre qu'espérer un miracle.

- Tu as certainement raison. Il n'y a que les passionnés pour mener à bien des oeuvres durables même si la victoire ne leur sourit pas toujours. Mais pour combattre, il faut des hommes et les hommes ne peuvent qu'être convaincus, contraints ou achetés. Les convaincre, vous n'en avez plus le temps; les contraindre, plus les moyens et pour les acheter il faut de l'or, beaucoup d'or.

Eshmoun écarte un rideau et d'un coffre retire une aiguière d'argent à l'anse torsadée ainsi que deux gobelets du même métal. Il remplit ces derniers et m'en offre un. Le vin, d'une couleur rubis, clair, légèrement pétillant, laisse dans la bouche un goût de framboise.

- L'or, dit-il en me regardant, est ici. Je suis venu le chercher.

Un homme soudain pénètre dans la pièce. Il est petit, trapu, les traits brutaux. Son visage, encadré par de longs cheveux, est envahi par une barbe épaisse. Comme vêtements, une simple pièce d'étoffe

s'enroule autour d'un corps musclé laissant les bras et les jambes nues. Il s'adresse à Eshmoun en une langue aux intonations gutturales où je reconnais çà et là, à ma grande surprise, des mots hébreux.

Se tournant vers moi, Eshmoun dit :

- Viens, je vais te montrer le trésor d'Annibal.

\*  
\*            \*  
\*

La nuit est toujours aussi noire. Le vent ne souffle plus. Tout est calme, paisible. Eclairés par des lanternes, des hommes rentrent les amarres. D'autres préparent la voile. Un tambour, rythmant une cadence, commence à battre dans les flancs du navire.

Sur le quai, à la lueur des torches, des chevaux attendent.

Au galop sur la plage, nous filons comme le vent. Les embruns nous éclaboussent au passage. Des franges d'écumes volent au ras des dunes et Eshmoun rit en poussant son cheval dans les vagues. Poussière de lumière, les étoiles en plein ciel étincellent, ces étoiles auxquelles les hommes confient leur destin. Les souffles de la mer apportent les parfums grisants du large. Une singulière et délicieuse ivresse me gagne.

Au milieu des ombres qui peuplent cette nuit, je me sens profondément seul, mais aussi profondément heureux. Heureux de pouvoir suivre les mouvements de l'air et de l'eau, heureux d'être le témoin des forces qui s'affrontent et de voir surgir du fond des temps des images mystérieuses et fragiles.

J'aspire l'air du large avec délice. Le fau du cap se rapproche rapidement et j'entends déjà parmi le crissement des cigales le ressac de la mer. Devant nous, la pointe se découpe en une tache sombre sur le ciel étoilé. La galère est là. Des lumières vont et viennent. Balayant le cap, les éclats du phare font surgir de l'ombre quelques tombes isolées.

Dans la petite crique de sable, près de l'endroit où se dresse le sanctuaire de Tanit, des barques sont échouées, d'autres mouillées. La statue de la déesse, oeuvre d'un sculpteur grec, étend ses mains vers la mer en un geste de protection.

Des hommes, portant des lanternes et des torches, vont et viennent parmi des cordages et des outils éparpillés entre les roches. Une longue file bourdonnante relie la galère aux entrailles de la terre.

Masqué par des rochers, un étroit tunnel part de la mer et s'enfonce dans la falaise. C'est un couloir étroit, encombré d'hommes trainant des coffres et portant de lourdes charges.

Au bout de ce boyau, un spectacle extraordinaire s'offre subitement à mes yeux.

Au centre d'une grotte immense à la voûte se confondant avec les ténèbres, des torches fumeuses plantées dans les parois éclairent un amoncellement d'objets précieux de toutes tailles et de tous volumes.

Plateaux d'or rehaussés de pierreries, armes damasquonnées, bijoux et pierres précieuses, perles laiteuses grosses comme des olives, statues d'or massif, ivoires, coffres de cuir débordant de pièces d'or et d'argent, dressent une pyramide scintillante.

Telles des fourmis, une multitude de gens s'affairent autour. Les bruits des métaux s'entrechoquant se répercutent contre les parois rocheuses. Les torches allongent à l'infini les ombres, créant dans ce décor irréel des scènes fantasmagoriques.

A pleine main, je puise dans un coffre, écoutant avec plaisir le tintement du métal ruisseler entre mes doigts. Les pièces d'or portent, sur un côté, l'effigie d'Annibal et sur l'autre le signe de Tanit. Au-dessus de moi, à travers une ouverture grillagée, le ciel m'apporte quelques étoiles.

- Tu vois, me dit en riant Eshmoun, nous avons ici de quoi acheter le monde entier. Viens.

Dehors, l'ombre est moins épaisse et à l'horizon l'aube commence déjà à sourire.

Silencieusement, nous suivons un sentier entre les tombes bordées de marguerites. Les corolles s'étendent en nappes ondulantes jusqu'aux maisons encore endormies. Une porte s'ouvre, projetant sur la blancheur de la route un rectangle de lumière dorée. Assis derrière un métier à tisser, un vieillard prépare des navettes de fil d'argent.

Les cigales se sont tues. Un profond et pesant silence nous environne.

- Qu'elle est belle ma patrie où je dois revenir comme un voleur me dit Eshmoun avec une certaine tristesse dans la voix. Voici que nos routes se séparent. La lumière va bientôt dissiper nos ombres et nos illusions. Que la paix soit avec toi, lointain ami, et que Tanit veille sur tes pas.

\*  
\*                      \*  
\*

Le port baigné de lumière avait repris son animation habituelle : une forêt de mâts se dressait le long des quais au-dessus des barques multicolores. Les pêcheurs débarquaient des casiers débordant de poissons argentés parmi les appels et les rumeurs de la journée renaissante. Purifié par la nuit, le ciel étendait à perte de vue sa merveilleuse luminosité.

Mon regard errait sur la mer cherchant à retrouver des images perdues. Près des côtes, où le soleil achevait de dissiper des lambeaux de brume rosâtre, quelques voiles blanches me ramenaient à des vers de Lermontov.

C'était le jour des souks. Le tumulte était à son comble. Pour traverser la ville, il fallait fendre une foule compacte parmi les cris, les hennissements, les avertisseurs de voitures et les hurlements des radios. Ecartant les élégantes djebahs et les rudes cachabias, je passais rapidement entre les chameaux méprisants, les moutons affolés et les chèvres insolentes. Une hâte inexplicable me poussait vers le cap.

La cité des vivants s'achevait après les ruelles paisibles et désertes de la ville arabe. Devant mon regard, le plateau étalait jusqu'aux vagues ses tombes éclaboussées de soleil.

Des chiens aboyèrent au loin et un enfant se mit à pleurer. Dans la pénombre d'une échoppe, penché sur un métier à tisser, un vieillard tenait dans ses mains une navette aux fils d'argent.

Mélancolique, je poursuivis mon chemin jusqu'à la petite crique où des pêcheurs avaient tiré au sec leurs barques et suspendu des filets.

Les ondes frémissantes des marguerites s'étendaient entre les roches, noyaient les tombes et escaladaient les vieilles pierrés de l'arche.

A travers l'eau cristalline, les longues chevelures des algues ondulaient au gré des courants.

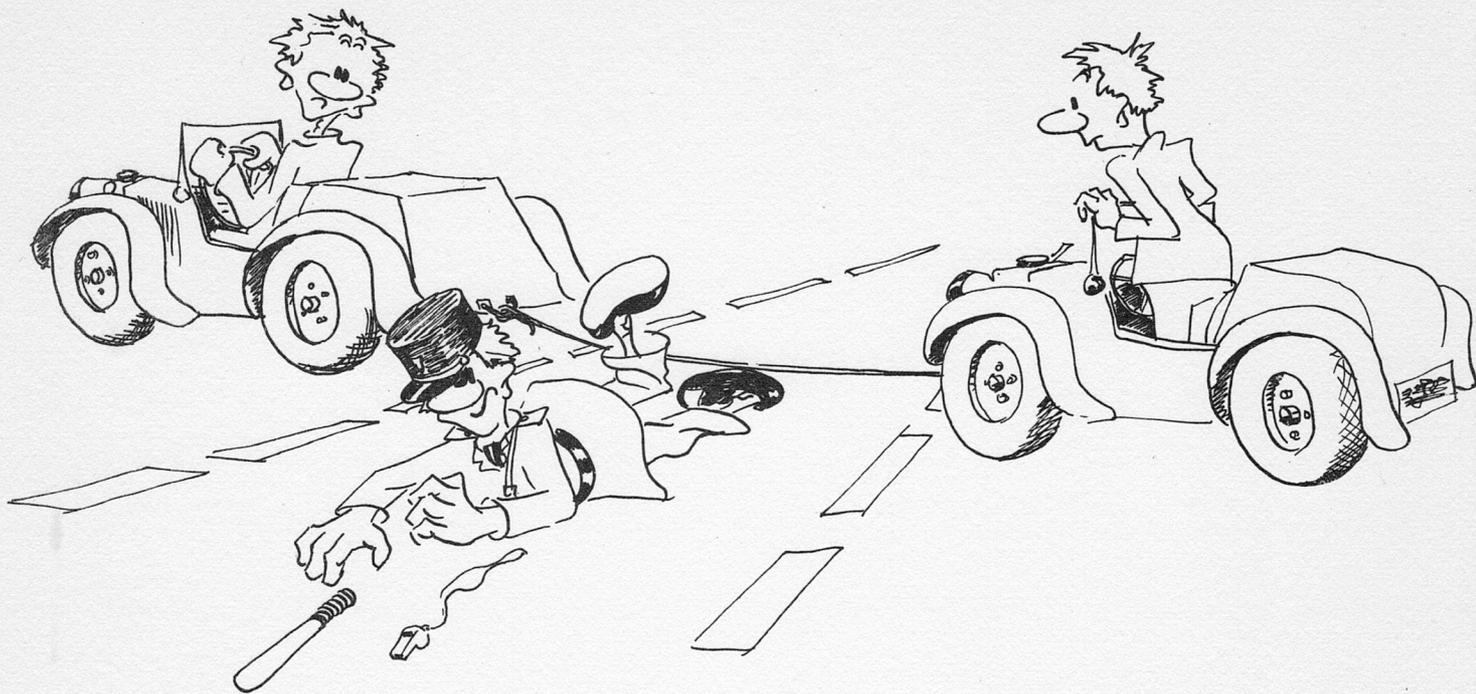
Encore imprégné des visions de la nuit, je regardais les vagues, toutes pailletées de soleil, mourir sur le sable. Des franges d'écumes voletaient dans l'air.

A mes pieds, mêlée aux coquillages, une pièce d'or portait sur une face l'effigie d'Annibal et sur l'autre le signe de Tanit.

Mahdia, Mars 1967.

DESSINS DE A. ALIBERT

---

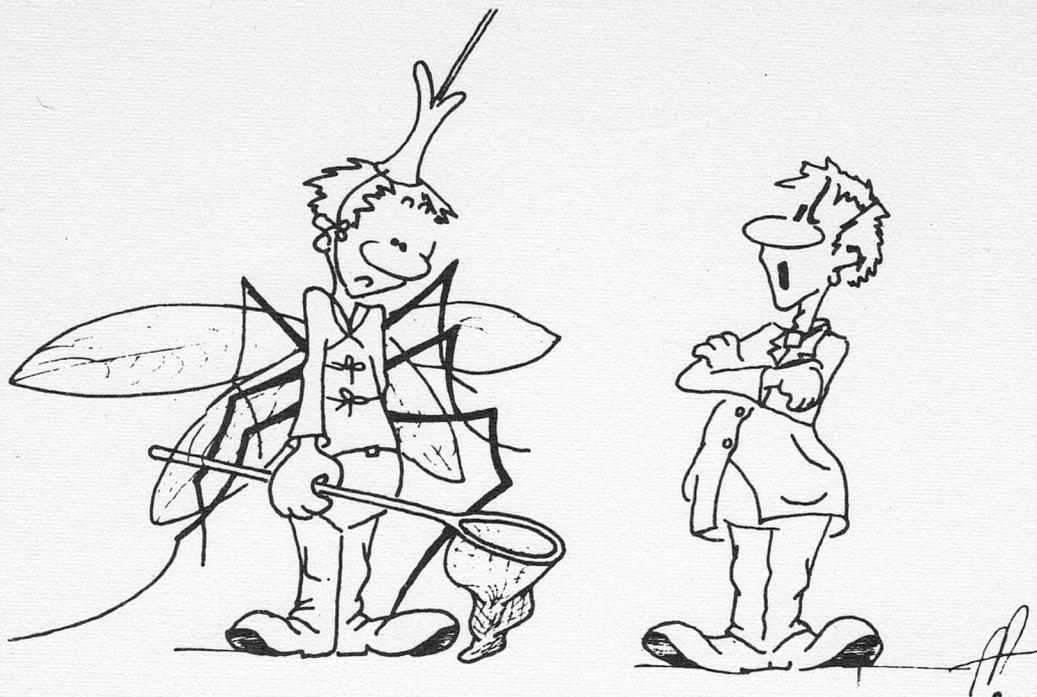


AA.



AA.

Dessinateur au 1/2500 possédant une blouse au 1/2000



C'est tout ce que vous avez trouvé pour  
détecter les gîtes !

